



Marie tire les cartes

*Un roman psychologique entre
lucidité et besoin de croire.*

Martine Montémont

Martine Montémont

Marie tire les cartes

Un roman psychologique entre lucidité et besoin de croire

© Martine Montémont, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0824-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nos chimères sont ce qui nous ressemble le mieux.

Victor Hugo (Les Misérables).

I. UN JOUR D'AUTOMNE DE LA FIN TOUTE PROCHE DU 20ÈME SIÈCLE...

CONDEILLAT-REYZOUSSE

Je n'avais jamais fait de pot au feu de ma vie et je ne m'en étais jamais consolée. À vivre seule comme un vieux chien parce que l'on a pas su se construire une famille, on est plutôt abonnée aux conserves et aux portions individuelles imaginées pour les micro familles : Le plus souvent un tout seul. À la rigueur une femme seule avec un enfant, l'antichambre de la future solitude. Et pourtant, contre toute attente (on m'aurait prédit, il y a deux ans seulement que je me trouverais dans cette situation simple, ordinaire et réjouissante aujourd'hui, je n'en serais pas revenue), à l'instant même, j'étais en train de me diriger vers le fond du jardin, mon jardin, pour jeter au compost tout ce que contenait le panier dans lequel j'avais déposé, enveloppés dans un vieux journal gratuit, les épluchures des carottes, poireaux, céleris, navets et autres légumes qui bouillaient doucement dans la marmite posée sur la cuisinière électrique de la grande cuisine de la ferme où je vivais désormais avec Roland.

Dieu sait si j'en avais rêvé de ce moment-là. Quand j'étais à Besançon et que je me levais chaque matin de bonne heure pour me transporter dans ma R5 jusqu'au bâtiment de la *Mutuelle des Entreprises* où j'exerçais les fonctions rassurantes de chef de service de la saisie des données d'information pour le recouvrement des cotisations. Sauf à dépendre de l'état et faire partie du corps des fonctionnaires, on ne peut guère imaginer plus sécurisant. Et moi, de la certitude, c'est ce dont j'avais le plus besoin. Je n'aurais pas imaginé la vie autrement.

Ces jours-là, dès que les frimas de l'automne s'abattaient sur les régions de l'Est de la France, il fallait gratter le pare-brise des voitures avant de pouvoir démarrer. En plus, les nuits glaciales sur les moteurs, ce n'est pas l'idéal pour la

mécanique. Mais la plupart du temps, ça partait au quart de tour. Donc on y allait. Et ce n'était pas la joie : Faire aligner des colonnes de chiffres à des opérateurs de saisie et en aligner soi-même, ce qui revient à peu près au même.

On manquait de personnel. Se mettre après la peau des entreprises qui ne nous avaient pas versé à temps leurs cotisations obligatoires à nous ou un organisme dans notre genre dûment reconnu et les assaisonner de lettres de rappel et de menaces, c'était notre lot quotidien. On était du bon côté du manche et ce n'était même pas nous qui avions tourné les circulaires qu'il nous fallait expédier et qui commençaient toujours à peu près ainsi "*De par votre activité*" ou encore "*La présente mise en demeure...*", même quand il s'agissait simplement d'informer des gens qui ne nous avaient rien fait ou pas grand chose. Nous n'avions pas de vrais moyens de faire la part des choses entre ceux qui filoutaient pour de bon et qui menaient par ailleurs la grande vie et ceux que l'on traitait comme des repris de justice parce qu'ils avaient quelque fois un peu triché sur ce que l'on appelle poétiquement l'assiette des cotisations.

Attention, je n'en souffrais pas vraiment. Au contraire, je fonctionnais tout à fait normalement et je jugeais même assez abruptement. A l'instar par exemple de certaines soignantes qui émettent un avis hautement autorisé sur les gens qui déposent leurs vieux parents insuffisants à l'hôpital pour souffler une quinzaine de jours alors qu'ils s'en occupent le reste de l'année. Et hop ! dans le même sac que ceux qui ne jettent jamais un regard sur eux. Je faisais légitimement partie de la société bien installée des spectateurs de la vie des autres. Du coup, j'avais un avis sur tout.

Je compatissais devant les soucis du commerçant qui voyait son chiffre d'affaires s'effondrer parce que la rue devant chez lui était défoncée par les travaux de la voirie qui s'éternisaient, mais je n'admettais pas qu'il ne fasse pas les efforts nécessaires pour être à jour.

Au nom du simple fait que je n'étais ni un fermier général au service d'un monarque absolu, ni un sbire de Louis de Funès dans *La Folie des Grandeurs* mais plutôt une employée administrative scrupuleuse qui connaissait le bien fondé des prélèvements qu'elle était censée effectuer et à quelles considérables avancées sociales ils correspondaient. Sans prélèvements sociaux, pas de retraite, de Sécurité Sociale et tous les progrès évidents que les braves gens avaient obtenu depuis la fin de la guerre. En somme, ceux qui les trouvaient exagérés étaient de fameux égoïstes. On ne peut tout de même pas tout garder pour soi.



Je n'ai pas vraiment changé d'avis depuis que j'ai envoyé balader ce job que la France entière (du moins la moitié qui ne connaît pas ce sentiment voluptueux et rassurant d'avoir la sécurité de l'emploi et le corollaire, la paie à la fin du mois...) m'enviait. Simplement, je me suis découvert des talents et j'ai décidé de les exploiter. Et puis, j'ai toujours été persuadée, à tort en plus, que tous les gens du privé roulaient sur l'or et qu'ils pouvaient dissimuler ce qu'ils gagnaient à la curiosité administrative. Ce qu'un salarié de la fonction publique ou assimilé ne peut absolument pas faire. Par principe et par position.

Je ne crois pas, en revanche, que j'aurais agi sur un coup de tête et que j'aurais sauté le pas en pleine crise économique si les circonstances ne s'y étaient pas prêtées et ne m'y avaient pas poussée. Les circonstances en question, tiennent en deux prénoms : Gérald et Noémie.

Gérald, c'est mon ex, un beau type, que j'ai rencontré quand j'avais 25 ans et qui a fini comme cadre commercial dans la même Mutuelle que moi. Il y est encore. Et Noémie, c'est la sale mère qui me l'a piqué en profitant qu'elle avait vingt ans de moins que lui et la trouille parano de ne jamais arriver à se caser alors qu'elle avait tout pour ça. Son dévolu, à 23 ans, elle l'a jeté sur mon homme. Elle lui a planté les dents dans les mollets et elle ne l'a pas lâché. Comme les pit-bulls qui attrapent leur proie dans la mâchoire et qui sont capables de rester ainsi suspendus à un arbre, les pattes arrière recroquevillées sous le ventre et agrippés comme des dingues.

Les filles de son bureau, éblouies par cette histoire d'amour à la limite du mythe qui les faisaient fantasmer et croire à un conte de fées moderne (le genre, ils s'étaient reconnus aussitôt, coup de foudre, et tutti quanti) avaient largement encouragé et légitimé le hold-up de mon coureur de jupon en invoquant la destinée amoureuse. Les deux gratte-papiers serviteurs de leur administration, c'était *Roméo et Juliette* (moi je faisais les deux familles ennemies à moi toute seule avec Élisabeth, j'y reviendrai...), *Tristan et Iseult*, *Éloïse et Abélard*. Sauf qu'ils ne voulaient pas finir comme les amoureux maudits. Ils souhaitaient convoler, faire des petits, réunir leurs deux payes en un même foyer fiscal,

bénéficier d'un rapprochement de conjoint dans le cadre de l'évolution de leurs carrières, prendre leur retraite ensemble et voyager autour du monde entre deux visites au supermarché et deux téléfilms sur les chaînes du satellite. Ils voulaient vivre quoi !

Je me suis beaucoup battue, un peu pour le principe. Et puis j'ai lâché. C'est dans l'adversité que j'ai découvert mon autre voie. Depuis deux ans que je vis ici, je n'ai rien regretté car j'ai découvert la vie des autres. N'empêche, quand je pense aux deux tourtereaux, quelque fois, je l'ai mauvaise. Mais bon, je ne donnerais pour rien au monde la joie d'avoir rencontré Claire, Mélanie, Léa, Dominique, Muriel, Lucie. Et Chris, surtout Chris...



Il a gelé pour la première fois de l'année, tout le monde dit que c'est bien tôt et qu'il n'y a plus de saison. Mais autant que je me souviene, les premières gelées, nous les avons toujours pour la Toussaint les années précédentes. Et nous sommes le 11 novembre. Un vrai jour pour fêter la victoire et surtout la fin de la Grande Guerre. Une de celle, avec sa jumelle de 1940, qui nous fait nous traîner à genoux, malheureux et déprimés vers l'échéance du millénaire suivant.

La campagne, ce n'est pas toujours rigolo. C'est un fantasme de citadin. Moi, je n'avais jamais quitté mon immeuble, sauf pour m'installer deux étages plus haut quand j'avais obtenu, sans doute au bénéfice de l'âge, un trois pièces pour moi toute seule, sous prétexte que, à près de 35 ans, je pouvais avoir besoin d'une chambre d'amis pour recevoir de la famille même si je n'en avais pas une vraie à moi. Ce jour là, je m'étais senti presque arrivée. C'est dans le même temps que Gérald avait quitté son appartement pour s'installer avec Élisabeth dans un pavillon qu'ils avaient fait construire. Parce que, quand je dis "*mon ex*", ce n'est vrai qu'à moitié. Il était d'abord celui d'Élisabeth qu'il avait épousée tout jeune et même pas majeur, mais il y avait déjà près de 15 ans que j'étais sa maîtresse régulière et personne, pas même elle, ne l'ignorait. D'ailleurs, il nous trompait toutes les deux.

Pour leur maison, ils avaient eu le prêt facilement et avec des boni en plus. Le banquier battait des mains. Pensez, ils avaient tous les deux la sécurité de

l'emploi, il était sûr de ne pas se planter. En plus, ses sous venaient en complément de ceux qu'ils avaient mis de côté, du prêt employeur et d'un prêt social qu'ils avaient contracté pile poil avant d'obtenir une augmentation. Sinon, à 150 euros près, le prêt leur passait sous le nez et, au niveau des intérêts qui couraient sur une longue période, donc qui s'accumulaient, ils en avaient, avec une formule moins intéressante, pour 12.000 euros de plus. Sans rire. Tout était donc super ficelé.

Je n'irai pas jusqu'à dire que je n'ai jamais eu aucun mal à digérer tout ça. Si je m'accommodais de la situation, c'était davantage par manque d'imagination plutôt que par réelle adhésion personnelle. En fait, je n'envisageais pas un seul instant qu'il puisse y avoir un autre homme aussi beau, aussi intelligent aussi impressionnant que lui. Et je ne m'étonnais pas outre mesure que la ligne ait pu déjà être occupée quand je l'avais rencontré. Un être aussi exceptionnel ne pouvait pas rester longtemps seul dans la nature. Donc, je m'adaptais et Élisabeth se disait qu'avec une régulière pas trop exigeante comme moi, il cavalcadait un peu moins. À moi, il disait qu'il ne la touchait plus et que de toutes manières, ils ne pouvaient pas avoir d'enfants. À elle, à peu près la même chose du style *"j'en ai besoin, mais c'est toi que j'aime"* et aussi *"elle est si seule"*. Maintenant, je le sais, avec Élisabeth, on s'est tout raconté.

Le pavillon, ils n'ont pas mis longtemps à le vendre, quand la délicieuse Noémie a fini par épouser mon bonhomme avec ma bénédiction. Aujourd'hui, certains jours, je me dis que ce n'est pas grave, puisque j'ai enfin trouvé un vrai compagnon à moi (ma mère appelle ça refaire sa vie ou la faire enfin...) et que, de toutes façons, le pavillon avait un seul garage et qu'il était pour la voiture de Gérard. Du coup, moi, le matin s'il avait fini par m'épouser et que je m'installe avec lui, de la Toussaint aux Rameaux (novembre à avril quoi...), il aurait fallu que je gratte le pare-brise.



Ce dont on rêvait avec Roland, c'est de la vraie campagne. D'une maison avec un jardin autour, dans lequel, il ferait pousser des légumes et d'une grande cour où l'on pourrait élever des poules et des lapins. Et tout ça sans que l'on soit obligés d'attendre la retraite. Parce qu'on se disait que, passé 60 ans, pour

démarrer des plantations et un peu d'élevage, on serait peut-être déjà fatigués.

On n'a pas eu à attendre si longtemps. Roland bossait à Sochaux, chez Peugeot quand je l'ai rencontré. Il a "bénéficié" comme on dit d'un coup de balai assisté par l'état, c'est à dire par tous ceux qui payent des impôts, des charges et de la TVA, et il s'est retrouvé en préretraite à moins de 55 ans. Comme il avait commencé à travailler tôt, ça n'a pas fait de problèmes. Il est parti avec une bonne prime et moi, avec tout ce que j'avais mis de côté en prévision de vacances que nous pourrions passer ensemble Gérard et moi, mais qu'il annulait régulièrement après avoir beaucoup promis, j'ai bien complété pour acheter la ferme. Du moins pour faire tous les travaux nécessaires et il y en avait ! Ce qu'il y a de bien, c'est qu'on nous avait dit de prévoir 30.000 euros. On a mis largement au bout avec les autres qu'on avait gardés. On n'est jamais assez prévoyants.

De ce fait, la ferme est magnifique. Rénovée dans le style bressan, on se croirait dans la Ferme-Musée de Saint-Trivier-de-Courtes dans l'Ain. Et elle a tout le confort. Roland passe toutes ses journées dans le potager à la belle saison. Moi, pour la volaille, j'ai renoncé et j'ai été bien inspirée. C'est un sacré boulot et ce n'est pas toujours ragoûtant la fiente de poule. D'autant que je ne suis pas privée, les Bresse du voisin picorent dans le champ d'à côté, j'ai donc mes belles volailles blanches à pattes bleues dans l'encadrement de ma fenêtre pour le plaisir des yeux. Je leur achète des œufs et quand nous prend l'envie d'un poulet rôti, c'est idem. À Noël, on va même faire le tour des marchés aux volailles pour choisir le chapon. C'est comme ça d'ailleurs, avec Roland, qu'on est tombés amoureux du coin. En fait, nous avons acheté beaucoup plus haut que Bourg (on doit avoir du mal à se faire à un climat trop clément, moi, je suis née presque en Allemagne, à deux pas du bassin de la Ruhr et Roland, il est de Montbéliard), mais le territoire du poulet de Bresse s'est étendu jusqu'à Louhans (enfin, l'appellation, je ne sais pas, mais maintenant, ils ont un marché de Noël comme les trois autres), donc, on est dans notre élément. Sauf que la campagne, l'hiver, ce n'est pas toujours gai.

Même en Provence d'ailleurs. Je viens de finir *Une année en Provence*, le livre de Peter Mayle que ma sœur m'a passé et j'ai vu que les deux Anglais ne s'étaient pas amusés l'hiver dans le Lubéron. Alors à la limite du Jura !

La campagne finalement, c'est bien l'été, sur la terrasse le soir quand on entend les grillons et pour mettre les photos dans *Madame Figaro* ou dans *Elle*